



HAL
open science

Les relations entre archéologie et archéo-géographie

Sandrine Robert

► **To cite this version:**

Sandrine Robert. Les relations entre archéologie et archéo-géographie. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2004, 4, pp.28-30. hal-02117313

HAL Id: hal-02117313

<https://hal.science/hal-02117313v1>

Submitted on 2 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les relations entre archéologie et archéo-géographie

Sandrine Robert (SDAVO, Conseil Général du Val-d'Oise et UMR ArScAn – Archéologie
environnementale)

L'archéologie et l'archéo-géographie ont partagé une histoire commune autour de la topographie historique et de méthodes telles que la photographie aérienne à basse altitude. Mais depuis une vingtaine d'années, elles se sont dissociées autour de sources et d'échelles d'étude différentes (Robert à paraître).

En archéologie, on développe une approche morpho-fonctionnelle associant la forme et la fonction au point de déduire l'une de l'autre et l'on se concentre sur l'information enfouie. En archéo-géographie, on dissocie la forme et la fonction et l'on observe l'information transmise.

L'approche morpho-fonctionnelle en archéologie

En archéologie, la prépondérance donnée à l'enfouissement contribua à développer une lecture essentiellement fonctionnelle des traces : la fonction est souvent déduite de la forme. L'archéologie préventive illustre bien cette approche : les archéologues étudient des vestiges actifs à une période donnée, qui n'ont plus de fonction dans la société actuelle. La période moderne est considérée comme une limite temporelle¹. L'extraction de la couche de labour en milieu rural ou des couches de remblai les plus récentes en archéologie urbaine illustre cette rupture temporelle. Les traces ne sont pas explorées dans leur dynamique jusqu'au présent. On ne recherche pas la forme dans ce qu'elle est devenue mais on tente de retourner à la trace dans son état le plus proche de la forme active. Ainsi, on s'intéresse surtout aux formes structurées et non à celles déstructurées dans la couche de labour (Robert 2003).

En architecture, les typo-morphologues ont dissocié définitivement la forme de la fonction et montré que la dynamique se situait plutôt à l'interaction entre les deux. C'est le décalage entre la forme et la fonction qui est producteur de dynamique plus qu'une adaptation univoque de l'une à l'autre. Dans cette conception, on ne peut plus déduire une histoire sociale uniquement à partir de la lecture des formes (Roncayolo 1988). Inversement, on ne peut écrire une histoire sociale sans une observation des formes. L'histoire s'écrit à partir de l'examen de ce qui surgit dans les décalages, au frottement des deux ensembles. Cette lecture nécessite une observation à la fois des fonctions (histoire, archéologie) mais aussi des formes (archéo-géographie) et propose une interaction entre les disciplines qui ne soit pas une instrumentalisation.

Une lecture dans l'association complexe des échelles de temps et d'espaces

Cette interaction de la forme et de la fonction est nourrie par la complexité des formes qui s'articule autour de différentes échelles de temps et d'espace. L'étude des réseaux de voies montre par exemple que l'on ne peut pas réduire un réseau à une forme localisée dans un temps ou dans un espace donné. Un itinéraire se maintient dans le temps à travers une articulation des territoires locaux et globaux et une transformation des tracés et des modèles possédant des temporalités très différentes (Robert 2002). Ce constat rend impossible une lecture des formes qui serait basée uniquement sur le local, le global, le présent ou le passé. C'est pourtant la lecture qui a été privilégiée jusqu'à aujourd'hui dans les découpages disciplinaires. Ces partitions peuvent être ramenées à une simple différence d'objets d'étude, variant en fonction des sources utilisées et des échelles de temps et d'espace choisies. Ainsi les architectes ont privilégié une étude des formes locales du tissu urbain face aux géographes qui se sont spécialisés plutôt dans l'analyse des flux à des échelles plus globales.

¹ Même si les choses changent avec le développement de l'archéologie industrielle ou la fouille d'éléments contemporains.

La nouvelle géographie a reporté en arrière plan la géographie classique plus soucieuse des formes que des flux. Elle a privilégié aussi le présent (temps des flux) au détriment du passé (temps complexes des formes). Elle ne prend donc pas en compte l'observation des formes du passé par l'archéologie.

Si l'on déplace le point de vue vers l'articulation entre la forme et le flux qui est dynamique et créateur de formes, on peut proposer un niveau d'articulation entre les disciplines. Ainsi, la lecture des flux à l'échelle globale ne s'oppose plus à la lecture des formes matérielles projetées sur le sol par les sociétés à une échelle plus locale (trame parcellaire, architecture...). Au contraire, la lecture de la dynamique se fera à l'articulation entre les différents éléments. Elle nécessite alors de prendre en compte le présent des flux mais aussi les formes renvoyant à des temporalités plus complexes et la scission faite habituellement entre présent et passé devient une articulation.

Au sein même de l'archéologie, une division est lisible entre les archéologues qui se basent à la fois sur l'observation localisée des modelés et la reconstitution globale des flux et les archéo-géographes qui observent les formes à l'échelle des tracés. À l'échelle des modelés qui est aussi celle des fonctions, les temporalités sont très courtes (ex. une vingtaine de réfections de la Chaussée Jules-César en trois siècles). Les transformations sont alors interprétées comme des ruptures historiques (par exemple : la fin de l'entretien de la Chaussée Jules-César au III^e siècle correspondrait avec le début de la crise de l'Empire romain). La seule observation des modelés tend à écrire une histoire fonctionnelle, valorisant l'idée d'une succession de sociétés transformant radicalement leur espace à chaque fois. Si l'on ne base l'observation que sur cette échelle, on a la perception d'une rupture qui est celle de la fin de la fonction de grand parcours de la Chaussée Jules-César, identifiée alors comme la fin de la relation entre Paris-Rouen. Mais si l'on déplace le point de vue par l'analyse archéo-géographique, on a plutôt la perception d'une continuité puisque la relation Paris-Rouen est utilisée aussi aux périodes médiévale, moderne et contemporaine pour la fonction de grand parcours. Le tracé s'est simplement déplacé (Robert 2002).

Cette pérennité dans la transformation pose la question d'un certain déterminisme des formes qui transcenderait les sociétés elles-mêmes. Nous proposons plutôt une histoire de la dynamique qui émerge à la rencontre entre les formes et les fonctions et à la rencontre entre les différentes échelles de temps et d'espace. Il ne s'agit pas d'un déterminisme mais plutôt d'une interaction.

Si l'on reprend l'exemple des réseaux routiers, cette lecture demande une observation des différents niveaux perceptibles par différentes approches :

- le flux (archéologie spatiale, géographie des flux),
- les tracés (archéo-géographie, géographie),
- les modelés (archéologie de terrain, architecture).

Chaque approche est spécialisée dans une observation particulière et la lecture globale entre les différents niveaux ne peut se faire sans l'une d'entre elle. Cette articulation permet de percevoir les formes dans leur complexité et dépasse une interdisciplinarité basée souvent sur la simple instrumentation d'une discipline par une autre.

Précisons qu'il s'agit ici plus d'une posture intellectuelle que de la constitution d'une véritable discipline. Ainsi, la lecture historique à partir de l'interaction entre les différentes formes peut être effectuée aussi-bien par l'archéologue de terrain ou l'architecte que par le morphologue ou le géographe des flux. Une fois sa propre lecture réalisée, le chercheur peut choisir de l'associer aux autres visions pour construire son discours historique ou géographique.

Une lecture dans l'association complexe des formes sociales et naturelles

Enfin, une partition apparaît souvent entre des formes considérées comme d'origine « naturelle » et des formes considérées comme d'origine « sociale ». Or lorsque l'on privilégie une lecture plus complexe des phénomènes, on ne peut plus dissocier les différents niveaux. La lecture d'un flux, par exemple, se base sur sa continuité même s'il associe des formes d'origines et de temporalités très différentes. Dans un réseau hydrographique, par exemple, il associera des formes d'origine à la fois sociales et naturelles. à l'échelle des modelés, des formes proposeront le même type de contraintes topographiques qu'elles soient d'origine sociale ou naturelle. Une forme construite par l'homme peut ainsi avoir les mêmes effets d'obstacle (infrastructures semi-enterrées ou sur talus, densité urbaine etc.) que des modelés d'origine naturelle (vallées, relief...). Des axes routiers ou des simples rues se transforment en véritables vallées lors de pluies torrentielles. Il y a ainsi une série de phénomènes physiques (effets de pente etc.) qui se jouent de l'origine des éléments. Leur lecture doit dépasser les clivages artificiels créés par les découpages disciplinaires (Chouquer (dir.) 2004).

L'étude des traces archéologiques montre comment une action à partir du moment où elle est transposée sur le sol, devient une composante du milieu, un hybride socio-naturel qui possède sa logique matérielle propre et ceci quel que soit son temps de fonctionnement et la valeur attribuée à la trace. Ainsi, dans la lecture des sols, il est quasi impossible aujourd'hui de faire la différence entre des sols « naturellement » fertiles et des sols enrichis progressivement par l'action de l'homme et par la présence de vestiges archéologiques. Les traces physiques sont un mélange d'humains et de non-humains, des formes hybrides situées dans le temps continu des transformations physiques.

Dans cette conception, ce n'est plus la distance que l'on mesure entre les constructions humaines et le monde naturel qui sont porteurs d'historicité (la fameuse distinction : géologique/pas géologique en archéologie de terrain) mais au contraire l'interaction entre les deux sphères.

Éléments bibliographiques

- Chouquer G. (dir.) 2004. *Études rurales*, n°167-168. « Objets en crise, objets recomposés. transmissions et transformations des espaces historiques. Enjeux et contours de l'archéogéographie ». EHESS, Paris, 2004.
- Robert S. (à paraître). Archéologie préventive et morphologie : deux points de vues scientifiques différents. *Actes du colloque AGER V : Actualité de la recherche en histoire et archéologie agraires*, Besançon, 19-20 septembre 2000. Besançon : Presses Universitaires Francomtoises, collection Annales littéraires de l'Université, série Environnement, Société et Archéologie.
- Robert S. 2003. *L'analyse morphologique des paysages entre archéologie, urbanisme et aménagement du territoire. Exemples d'études de formes urbaines et rurales dans le Val-d'Oise*. Thèse de Doctorat de l'Université de Paris I. Sous la dir. de G. Chouquer, Paris, 2003, 1400 p.
- Robert S. 2002. Étude morphologique de la Chaussée Jules-César dans le département du Val-d'Oise. *Revue archéologique du Centre de la France*, Tome 41, 2002, p. 173-186.
- Roncayolo M. 1988. La morphologie entre la matière et le social, M. Roncayolo répond à Guy Burgel et P. Genestier. *Villes en parallèle*, n°12-13, nov. 1988. Dossier : Formes urbaines. Nanterre, Université de Paris X, Laboratoire de Géographie urbaine, 1988, pp. 42-59.